

## Une vie peut en cacher une autre

La décision avait été prise depuis longtemps, pourtant le passage à l'acte ne suivait pas. Je devais déménager, cela s'imposait comme un impératif. Je traversais mon appartement scrutant une à une les cinq pièces qui le composaient. Dans la première, la chambre de mon fils, il ne restait qu'un matelas posé à même le sol, un poster représentant une étendue bleue avec au centre un îlot vert au large du Pacifique, un bureau en partie démonté. Grégoire avait récupéré les tiroirs, laissant une collection de cassettes vidéo, la mémoire d'une époque, mais avait depuis longtemps jeté le lecteur. Il m'avait dit de m'en débarrasser mais chacune me rappelait un anniversaire, un Noël, une époque où je passais du temps à acquérir au meilleur prix les titres qui figuraient sur sa liste... Dorénavant les choses étaient plus simples et plus anonymes, un chèque résumait ses désirs.

Trois spots colorés inondaient la pièce d'une lumière blafarde un peu répulsive et curieusement cet étrange éclairage déclencha en moi un débordement émotionnel incontrôlable. Je fermai la pièce en larmes sans vraiment comprendre et me précipitai dans la chambre de Tiphaine. Elle avait repeint le mur du fond en violet et les deux autres en vert pomme, pour le quatrième elle n'avait plus le courage, il affichait des lambeaux du papier peint à motifs éléphants qu'on lui avait posé lorsqu'elle était enfant. Ce bariolage inachevé lui ressemblait, fonceuse, débordante d'idées mais glissant très vite sur un autre projet. Trois cartons empilés dans un coin contenaient des vêtements qu'elle m'avait chargée de donner, je ne m'étais jamais résolue à m'en occuper, la pièce aurait été complètement vide. Tiphaine m'avait dit : « je viendrais t'aider, on mettra trois couches de blanc et tu pourras t'en faire un bureau. » Bien sûr, elle n'a jamais trouvé le temps et je n'ai pas tenté de la relancer. En avais-je vraiment envie de ce bureau que j'ai désiré pendant tant d'années tandis que plus jeune je rédigeais mes comptes rendus professionnels sur un coin de table de la cuisine, la porte bien fermée.

Notre chambre était grande, Pierre y avait installé son bureau, il en avait un besoin impératif pour préparer ses cours et corriger ses copies. Petit à petit les murs se sont retrouvés tapisser d'étagères accueillant des centaines de livres. Le lit conjugal était devenu un accessoire dans cette bibliothèque que famille et amis compris appelaient « le bureau de Pierre ». Nous avons bien songé à trouver un appartement plus grand mais les enfants ne voulaient pas s'éloigner de leurs copains et Pierre avait une ligne directe au pied de l'immeuble qui le déposait à

l'entrée de son bahut. Quant à moi je m'étais habituée à mes deux changements et je n'ai jamais eu de prédisposition pour imposer le moindre avis. Je fermai doucement la chambre vide de Tiphaine qui contrastait avec le joyeux bordel dans lequel elle aimait vivre, ma fille accumulait et ne pouvait se séparer de ses objets, elle avait tout emporté.

Que pourrais-je dire de la chambre conjugale ? Pierre n'avait pas attendu le départ des enfants pour quitter le foyer, il avait su habilement les précéder de quelques années. Il ne m'avait pas remplacée par une de ses anciennes élèves mais par une enseignante de deux ans mon aînée, je ne pouvais même pas lui reprocher de s'être tourné vers un corps plus désirable. Mathilde, il la connaissait depuis longtemps, elle était même venue dîner chez nous avec son mari. Pierre passait sans doute beaucoup plus de temps à ses côtés au lycée qu'avec moi. Lorsque Hector son époux l'a quittée pour une beaucoup plus jeune, Pierre s'est donné comme mission de la soutenir. Il s'est rendu indispensable et comme Mathilde est une femme aussi exubérante, démonstrative, solaire que je suis discrète et introvertie, je ne pouvais pas faire le poids. Mathilde était une vraie femme désirable et Pierre, trop flatté, s'est laissé capturer sans aucune résistance passant de son adolescente d'épouse au corps androgyne aux généreuses courbes d'une vraie femme. En quelques semaines l'affaire était pliée, Pierre est parti avec son bureau et tous ses livres. Mathilde occupait, il est vrai, un grand appartement et n'avait plus d'enfant à charge. Hector avait eu la délicatesse d'attendre que le petit dernier ait quitté le nid. Pierre lui n'a pas eu cette attention. Sans doute a-t-il craint que la belle Mathilde change d'avis...

Notre lit conjugal était ridicule, perdu au milieu de ces étagères vides, un radeau après une tempête. Nos deux enfants ont vite pris la poudre d'escampette, craignant sans doute pour le dernier qui resterait que la culpabilité rende la chose plus complexe. Je me sens comme une sorte de vieux gardien de phare qui ne peut abandonner son poste alors que l'électricité a rendu sa fonction obsolète. Je ne suis pas triste, mes enfants sont en bonne santé, ils sont partis vivre à l'étranger, Grégoire a décroché un poste d'ingénieur en Norvège et Tiphaine est serveuse à Londres en attendant de trouver sa voie. Ils me téléphonent régulièrement et sont très prévenants, oralement ça va de soi !

Je ne suis pas d'un naturel rancunier, je suis consciente que l'on n'a qu'une vie et qu'on a plutôt intérêt à aller à l'essentiel. Quand Pierre est parti, j'ai été un peu sonnée, je ne m'y attendais pas, je ne l'ai pas agressé, j'ai fait au mieux pour que les enfants n'en pâtissent pas, ce n'était d'ailleurs plus des enfants mais de jeunes adultes qui avaient trouvé que leur père était gonflé de

se barrer avant eux. Pierre n'a jamais cessé de prendre de mes nouvelles, il m'appelle chaque mois, en général le premier jour du mois, c'est un rituel pour lui, à sa façon c'est un homme de devoir. Je ne sais pas si c'est une chance mais d'une certaine manière je me suis toujours suffi à moi-même. Contrairement à ceux qui se questionnent sur le sens de la vie, j'ai d'emblée accepté la donne de départ, le mode d'emploi en quelque sorte. La philo, très peu pour moi, j'ai fait une filière scientifique, je suis chimiste dans une boîte de produits de beauté. Je crée des formules pour fabriquer de nouveaux produits qui aident à combattre le vieillissement. C'est un marché porteur, les femmes se ruinent en cosmétiques, je gagne bien ma vie. Personnellement je n'ai jamais été très féminine, je ne me maquille pas, j'ai toujours été mince sans effort, je ne suis pas gourmande. Je me couche tôt le soir, je ne fume pas, je ne bois pas, bref je ne suis pas une jouisseuse au sens où certains l'entendent, je n'y peux rien, c'est ainsi.

Pierre m'amusait lorsqu'il entamait une plaque de chocolat le soir devant la télé après un copieux repas.

– Deux carrés, pas plus, se sentait-il obligé de préciser bien que je ne lui demandasse rien. Il ne s'arrêtait que lorsque la tablette était engloutie. C'est sa nature à Pierre, jouir de tout et tout de suite. Heureusement que mon salaire était le double du sien.

J'ai conscience qu'au quotidien, je ne suis pas une marrante, rien ne m'effondre, rien ne me fait exploser de joie, je suis née comme cela, je n'y peux rien. C'est l'habitude qui est ma plus grande résistance. Si je n'ai pas encore déménagé ce n'est pas par nostalgie de ma vie de famille passée, c'est le fait de devoir tout réorganiser autrement. Mais cette fois je suis décidée, de toute façon j'ai envoyé mon courrier de résiliation de bail au propriétaire, et je dispose de deux mois pour me trouver un nouveau nid.

J'aurais pu acheter, mes moyens me le permettent, du reste Pierre me l'a vivement conseillé, les enfants aussi, mais la propriété ce n'est pas mon truc. S'il y a un problème avec l'appartement, ça me rassure de savoir que c'est le propriétaire qui va le gérer. Mon argent, je l'ai placé à la Bourse et pour l'instant les gains sont intéressants. Avant, tout passait dans la vie de famille, les sorties, les restos, les vacances, les enfants. Maintenant j'épargne beaucoup, je ne suis pas dépensière, je me répète, j'ai peu de désirs. La Bourse est tout sauf un jeu de hasard, c'est un savant calcul, j'y passe du temps, ça m'occupe le soir et ça m'amuse. Je suis de près la côte de la boîte dans laquelle je travaille. Ma famille n'est pas au courant, ils ne comprendraient pas et puis c'est ma vie privée, la seule après tout. Ce matin j'ai rendez-vous avec une agence pour la visite de deux appartements, mes critères sont précis : deux chambres, un grand séjour, j'accepte une

cuisine ouverte, minimum troisième étage avec ascenseur. Je ne suis pas du genre à déménager tous les quatre jeudis, je cherche un appartement où je pourrais vieillir confortablement. Je ne désire pas changer de quartier, j'ai mes habitudes, globalement je n'aime pas les changements. Ayant au préalable demandé à l'agent immobilier si elle avait bien tenu compte de mes critères, n'ayant pas de temps à perdre inutilement, elle a réduit son offre de quatre à deux propositions, l'une dans un immeuble haussmannien, l'autre dans une construction récente.

Nous nous sommes donc retrouvées au pied d'un immeuble de huit étages assez récent, le quatre pièces, qui se situait au sixième, avait été repeint en blanc suite au départ du précédent locataire. Il était lumineux, presque un peu trop spacieux, doté d'une petite terrasse qui aurait pu me permettre de lire sur une chaise longue s'il n'y avait pas eu de vis-à-vis. Car le hic était là, la rue calme et étroite offrait une proximité assez dérangeante avec les voisins. Le loyer était supérieur à celui de l'appartement que je quittais mais, somme toute, cela se justifiait par le confort du lieu. La cuisine ouverte était recouverte d'un bois sombre et chaud assorti à la couleur du parquet, les matériaux étaient soignés, pas le genre de ceux que l'on trouve en location. Les propriétaires vivaient à l'étranger et ne comptaient pas réintégrer leur bien avant plusieurs années. Le bail était renouvelable tous les trois ans en fonction des desiderata des deux parties. Somme toute je ne pourrais sûrement pas y finir mes jours.

Le second immeuble, ancien cette fois, donnait sur une large avenue très fréquentée avec une double rangée de platanes de part et d'autre. L'appartement se situait au troisième d'un immeuble de six étages, chambres de bonnes incluses. Un ascenseur avait été installé au centre du superbe escalier en pierre. L'immeuble était cossu, bourgeois et très bien entretenu. Les parquets étaient somptueux, des moulures ornaient toutes les pièces et les hauteurs de plafond donnaient l'impression de mieux s'oxygéner. Les deux chambres étaient un peu grandes, de la même taille que la pièce de vie. La cuisine était petite et fermée mais joliment refaite avec des carreaux de faïence imitant l'ancien. La salle de bain présentait tout le confort actuel avec une douche à l'italienne et sans baignoire. Les fenêtres étaient à la hauteur des verdoyants platanes sans aucun vis-à-vis. L'appartement présentait le charme de l'ancien et le confort du neuf avec une vue champêtre presque rurale. De superbes volets intérieurs en bois achevaient d'embellir l'ensemble. Bien sûr, ouvrir la fenêtre mettait fin immédiatement à l'imaginaire bucolique. La ville était bien là, bruyante avec ses klaxons et ses bruits agressifs. Il suffisait de ne pas ouvrir, le triple vitrage se révélant très efficace. Mais des cavalcades d'enfants venant de l'étage supérieur me firent prendre conscience que l'isolation dans l'ancien n'était pas optimale. La jeune femme de l'agence avait

commis une bourde en me donnant rendez-vous à l'heure du déjeuner, elle aurait dû inverser l'ordre des visites. Le loyer était légèrement inférieur à l'appartement précédent mais la surface y était moindre de 10 m<sup>2</sup>.

Je repartis songeuse, ces deux visites m'avaient séduite, il fallait peser le pour et le contre. En regagnant mon logis, il était évident que le standing des deux appartements visités n'avait rien de comparable avec celui que j'occupais. Bien sûr, m'avait précisé l'agent immobilier, je devais me décider rapidement, n'étant pas la seule intéressée, etc., etc.... Je n'ignorais pas qu'il y avait une forte demande sur le quartier, mais que choisir : le charme de l'ancien, la hauteur des plafonds, la vue verdoyante avec en contrepartie une isolation médiocre et sans doute des factures de chauffage élevées ou le standard du neuf avec tous les atouts des avancées du bâtiment ?

Je n'avais personne à consulter pour un avis éventuel, les quelques relations professionnelles que je m'efforçais d'entretenir sans beaucoup de conviction se limitaient à des déjeuners ou des apéritifs le soir avant de regagner mon domicile. Étant fille unique de parents divorcés, ma mère travaillant, j'étais souvent seule et j'en avais pris mon parti sans jamais m'ennuyer. Je n'ai eu qu'une amie proche durant mes années de lycée mais elle est partie faire ses études au Canada prétextant qu'en Europe et particulièrement en France il n'y avait pas d'avenir. Cela m'a déçue et agacée, je n'ai pas donné suite à ses courriers sans lui donner d'explication, pour la bonne raison que je n'en avais pas. Je fais bien du yoga deux fois par semaine le soir, ça se termine à 10 heures mais les participants se hâtent ensuite de rentrer chez eux. De toute façon j'ai toujours décidé seule, même du temps de Pierre. Je pouvais attendre que l'agence me fasse d'autres propositions mais, autant j'avais besoin de temps pour mûrir une décision, autant, lorsqu'elle était prise, je ressentais un besoin impératif qu'elle soit exécutée rapidement. Je devais libérer mon esprit de ce poids qui me pompait beaucoup trop d'énergie afin de passer à autre chose. Quitte à le faire au hasard, il était nécessaire que je me décide au plus vite. Je n'avais pas un goût particulier pour les choses raffinées, mon esprit rationnel et pratique me poussait à prendre l'appartement récent répondant aux critères actuels d'économie d'énergie. La personne de l'agence à qui j'avais demandé conseil ne m'avait guère aidée : « si vous aimez l'ancien, préférez l'haussmannien ; si vous préférez le moderne, choisissez l'autre, les deux ont beaucoup de charme, c'est une affaire de goût et ça, c'est personnel ! ». Pierre, lui, avait un goût prononcé pour l'ancien, il n'aurait pas hésité un seul instant.

Un coup de fil de l'agence m'a permis de trancher de façon un peu absurde. Un autre visiteur avait arrêté son choix sur l'immeuble récent mais comme mon dossier précédait le sien, j'avais la priorité si je me décidais très vite. À ma plus grande surprise je demandais à mon interlocutrice si ce visiteur avait justifié son choix : « oui, tout à fait, il a fait un bilan comparatif énergétique et acoustique. L'hausmannien a beaucoup de charme mais aussi les défauts de l'ancien, c'est vraiment un choix personnel ». Je demandai une contre-visite qu'elle me proposa dans l'heure qui suivit, mais je devais donner une réponse dans les 24 heures. Je souhaitais également revoir l'appartement ancien. Lorsque nous y pénétrâmes, il était dix heures du matin et le bruit de l'aspirateur passé par la personne vivant à l'étage supérieur me permit de trancher sans hésitation. Je ne pourrais jamais supporter cette proximité auditive.

Le second appartement me fit meilleure impression que la première fois, je m'y projetai. Il n'avait aucun charme particulier mais il était clair, silencieux, sans travaux à prévoir, tant pis pour le vis-à-vis, je poserais des rideaux. Sans plus attendre je signais le bail. Il me fallait organiser au plus vite mon déménagement mais, après réflexion, les quelques meubles qui me restaient n'en valaient guère la peine et, quitte à changer, autant le faire radicalement. Je décidai de tout renouveler, j'en avais les moyens, pas de raison de me priver. Je mis sur le Bon Coin pour un prix dérisoire les quelques objets qui pourraient intéresser certains plutôt que de faire intervenir un brocanteur. Pour la première fois dans mon existence, j'eus beaucoup de plaisir à choisir mon nouvel intérieur, tapis, canapé, table basse, lustres, table ronde... Je signais des chèques en rafale comme jamais cela ne m'était arrivé, n'étant pas dépensière. La cuisine était équipée et j'avais gardé le matelas de Grégoire en attendant le superbe lit Dunlop que j'avais commandé. Je me suis donc installée dans mon nouvel abri en tournant définitivement la page, quittant sans regret un lieu qui nous avait hébergés, ma famille et moi, durant 20 ans.

Un déménagement n'est pas seulement un changement de lieu, c'est aussi une coupure radicale avec nos gestes automatiques, nos rituels, nos habitudes. Chaque matin je me surprénais à engager mon corps dans un espace qui ne correspondait plus à celui que j'avais connu pendant deux décennies : non la salle de bain n'était plus à droite, l'interrupteur n'était plus à gauche, les tiroirs à couvert eux aussi étaient déplacés. Cela me demanda une reprise en main de cette gestuelle du quotidien qui, pour quelque temps, n'eut plus rien d'automatique. Un sursaut de conscience m'obligea à ressaisir la situation jusqu'à ce que les nouveaux mouvements s'impriment dans mon corps. C'était assez jouissif, ce réveil du sujet, ces nouveaux apprentissages. Dans la foulée, je décidai de rentrer à pied de mon travail, hormis les deux soirs où j'avais ma séance de

yoga. Mes meubles arrivèrent les uns après les autres, mon canapé beige moucheté en forme de croissant mettait en valeur mon tapis arabe au dégradé de bleu. Deux bouts de canapé en céramique abricot apportaient une touche vive. Trois photos représentaient la mer à différentes heures du jour. Mon regard s'y plongeait et se perdait dans l'immensité bleue. J'avais acheté trois lampes en verre de bohème, l'une jaune pâle, l'autre pastis, la troisième blanc opaque.

Sous ma table ronde pour six couverts, au plateau en verre dépoli marron glacé, se glissaient quatre chaises signées Philippe Starck. C'était splendide, une vraie illustration de magazine de décoration, et ça ne me ressemblait absolument pas. J'ai envoyé des photos à mes enfants déjà très étonnés d'apprendre mon déménagement, si hâtif. Grégoire m'a félicitée pour mon bon goût me suggérant une reconversion comme architecte d'intérieur. Tiphaine, toujours un peu suspicieuse, m'a demandé si je vivais seule dans ce splendide appartement bourgeois qui ne me ressemblait pas. Mon intention n'était pas de provoquer des réactions mais de réveiller en moi une certaine compétence artistique, une fibre matérialiste bien endolorie. La surprise c'est que je prenais un réel plaisir le soir en tournant les clés dans la serrure à l'idée de ce qui m'attendait. Moi qui avais été élevée dans des valeurs spirituelles et avais cultivé un mépris du superflu, de la société de consommation, je ne pouvais que constater que ce nouveau lieu m'apportait du bonheur.

N'ayant pas l'habitude des vis-à-vis, je découvris petit à petit le quotidien de mes voisins d'en face. Mon attention se focalisa sur une fenêtre toujours ouverte d'un appartement situé en face du mien, à un étage inférieur. A l'intérieur une femme assise sur un canapé fumait à longueur de journée face à ce que je soupçonnais être un écran de télévision. Autour d'elle des piles de cartons de déménagement étaient entassées aux quatre coins de la pièce. Je pensais qu'elle venait d'emménager et qu'elle était sans doute au chômage, une déduction typique de mon esprit pragmatique. Je profitais du week-end pour l'observer à différents moments de la journée. Le résultat me stupéfia, cette femme ne quittait pas son canapé, elle s'y endormait le soir, s'y réveillait le matin. Une canne était posée à côté d'elle mais elle pouvait se déplacer sans difficulté, je la voyais parfois se lever et revenir s'asseoir avec un mug. J'étais effarée par la vie végétative et l'isolement de cette personne qui ne paraissait pas avoir dépassé la soixantaine. Très vite, l'observation de cette femme devint un rituel. Soir et matin je m'assurais qu'elle était bien en vie. Le contraste entre mon intérieur raffiné et lumineux et l'antre désordonné dans lequel elle se nichait me perturbait. Certes ses déplacements étaient sans doute limités mais comment peut-on

avoir perdu à ce point toute estime de soi, tout intérêt pour le monde extérieur et rester échoué comme un navire dans la vase à cloper face à un écran qui ruisselle d'inepties ?

J'avais abordé le sujet avec quelques collègues de travail lors d'un de nos déjeuners partagés. Pour Henry, chacun avait le droit de mener la vie qu'il voulait dans la mesure où cela ne portait pas préjudice à autrui, la condition humaine étant ce qu'elle est, on pouvait tout aussi bien se questionner sur la raison de nos gesticulations incessantes, à nous les actifs. Hortense pensait que la personne souffrait d'une grave dépression et qu'elle était abrutie par les médicaments. Pour Caroline la télévision représentait pour certains le seul lien avec la réalité extérieure, elle avait donc un effet curatif permettant une forme de survie. Aucun de mes collègues ne me conseilla de rentrer en contact avec elle, pourquoi d'ailleurs l'aurais-je fait ? Je n'avais aucun conseil de vie à lui donner.

Un matin, tandis que je jetais un coup d'œil à la fenêtre avant de partir au travail, je la vis pliée en deux, la tête dans les genoux, immobile. Avait-elle eu un malaise ou s'était-elle assoupie ? Comment peut-on dormir le sternum écrasé ? Elle pouvait s'étouffer, mais j'hésitai à contacter les pompiers : la peur de passer pour une imbécile me stoppa. Au travail j'eus beaucoup de mal à me concentrer, je décidai de faire un aller-retour sur mon temps de pause du midi, je prendrais un Vélib. Arrivant haletante dans mon appartement, je me précipitai à la fenêtre... Elle était là, assise sur son canapé, tranquille comme Baptiste, la clope au bec, la fenêtre grande ouverte en dépit des 2° affichés au thermomètre. Quelle idiote je faisais, moi qui avais traversé la vie sans angoisse lorsque mes enfants atteignaient 40° de fièvre ou lorsque Pierre avait fait un infarctus. Était-ce la solitude de cette femme qui me renvoyait à ma propre situation, ou bien étais-je en train de vieillir ? Je saurais tirer les leçons du comportement étrange de ma voisine, que j'assimilais dans mon énervement à de la provocation : après tout, si elle était heureuse comme ça, c'était son problème.

Tiphaine était venue passer un week-end chez moi, moins pour me rendre visite que pour découvrir mon nouvel intérieur. Elle me trouva très en forme, me félicita pour mes choix, mais surtout elle était heureuse que je prenne enfin le temps de me poser un peu, de profiter de mes conditions pécuniaires plutôt que de traverser la vie comme un pur esprit, indifférente au matériel. Mais elle ajouta : « c'est dommage que tu aies attendu notre départ à tous, on aurait apprécié que tu te montres un peu plus superficielle, cela aurait été moins culpabilisant pour nous... Et je suis sûre que papa aurait aimé. » Je restai sans voix, elle n'allait tout de même pas me

mettre sur le dos le départ de Pierre pour rejoindre sa brillante Mathilde. Sachant qu'elle partait le soir même, je décidai d'en rester là, inutile de se quereller à cause de Pierre. Penchée à la fenêtre Tiphaine me fit remarquer la voisine : « tu as vu tous les cartons, elle est en train d'emménager. » J'en profitai pour lui raconter mes observations, une façon de noyer ses remarques précédentes.

– Tu devrais t'inspirer de « Fenêtre sur cour », tu te coinces la journée entière à l'observer, je suis sûre qu'elle cache quelque chose.

C'était bien ma fille, toujours avec des idées saugrenues...

Le week-end suivant, ayant eu une insomnie, je me postai à la fenêtre pour me distraire et observer la rue. Vers 4h30 la pièce de la voisine s'éclaira et je la vis tout habillée enfile un manteau et un bonnet. Quelques minutes plus tard elle sortit de son immeuble en s'appuyant sur une canne, mais plutôt vaillante, tirant de l'autre main un caddie. C'est alors que je la vis ouvrir une à une chaque poubelle et en sortir différents objets qu'elle rangea dans son caddie. Je l'observai aller jusqu'au bout de la rue, ensuite elle tourna. Il était exclu que j'aie me recoucher, je fonçai dans la cuisine préparer un café et revins me poster à la fenêtre. Une heure plus tard j'aperçus enfin sa silhouette traînante. Elle tirait son caddie qui débordait et de l'autre main, en plus de sa canne, elle portait un gros objet que je finis par identifier comme étant un garage d'enfant. Elle s'engouffra dans son immeuble et dix minutes plus tard les lumières de son appartement s'allumaient à nouveau. Elle lâcha le tout au milieu de la pièce et s'allongea directement sur son canapé sans prendre le temps d'ôter son manteau. Je comprenais mieux le rôle de ces cartons empilés qui envahissaient l'appartement, cette femme y cachait ses trésors.

Je m'apitoyais donc sur une personne isolée et solitaire que je prenais pour une dépressive, alors qu'elle s'était en fait construite une vie bien à elle, en marge des convenances et de la société, sans porter préjudice à autrui. Mes collègues de travail avec qui j'avais partagé mes interrogations furent quelque peu épatés quant à l'audace de cette pauvre femme qui affrontait la nuit afin d'assouvir ses manies. Lors d'une visite chez mon médecin de quartier, je le questionnai sur cette maladie consistant à accumuler des objets hétéroclites sans valeur. Il s'en amusa et me demanda si j'avais dans mon entourage une personne concernée. Quand je lui parlai de ma voisine d'en face, il eut un sourire

– Je la connais depuis longtemps, elle a toute sa tête, vous savez, et n'est nullement dans le besoin. Elle a commencé à accumuler après la mort de son mari, tentant de combler dans le réel l'énorme vide provoqué par son absence. Et puis, petit à petit, elle a eu l'idée de s'accaparer un peu de la vie des gens en vidant leurs poubelles, sans être vue toutefois. C'est sa façon à elle de

garder un pied dans la société. Si vous saviez tout ce qu'elle a pu entasser... De temps en temps un brocanteur passe chez elle récupérer quelques objets. Un jour elle a trouvé un vélo d'appartement, je ne sais pas comment elle s'y est prise pour le porter jusque chez elle.

Je me risquai à une question : « chez elle ça doit être terrible, un jour elle n'aura plus de place ? »

– D'une part, elle dispose d'un grand appartement, d'autre part, elle remplit des cartons qu'elle fait transporter dans des boxes qui lui appartiennent.

– Une vraie petite entreprise !! Ses voisins ne se plaignent pas ? Ce n'est pas insalubre chez elle ?

– Non, elle reste propre, je lui fais régulièrement des consultations à domicile, ça me permet de surveiller un peu ses conditions de vie, je n'ai jamais vu ni cafard ni souris.

– Mais elle dort sur son canapé, elle n'a pas de lit ?

– Ah ! ça elle me l'a caché ! Si, bien sûr, elle a une chambre avec un lit, il faudra que je vérifie la prochaine fois si elle peut encore y accéder. Elle refuse toutes les aides à domicile que j'ai pu lui proposer. Elle n'a pas de famille, ce sera à moi de la mettre sous tutelle le jour où elle aura vraiment basculé. Pour le moment je pense que ça se maintient, c'est une lourde responsabilité d'estimer qu'une personne vit trop en marge de la société. Tant qu'elle ne porte pas préjudice à autrui ni à elle-même... Elle n'est pas la seule à être intéressée par les richesses des poubelles, elle pourrait se faire agresser, mais une vieille femme comme ça avec une canne, elle est intouchable. Elle n'est pas dans le besoin vous savez, c'est ce qui la maintient en vie. Je claquai la porte du cabinet médical assez perturbée par tout ce que je venais d'entendre. Pourvu que je ne sois jamais atteinte par ce symptôme d'accumulation...

À mon retour, je trouvai dans ma boîte un petit mot de Pierre. Il m'invitait à déjeuner mais surtout il était très curieux de visiter mon appartement. Tiphaine lui en avait brossé un compte rendu détaillé et élogieux, elle le trouvait génial. Mon pauvre Pierre, toi qui aurais tant aimé acheter de beaux objets et moi qui freinais des quatre fers, prétendant que ça ne nous rendrait pas plus heureux. Et comme c'était mon argent tu n'osais pas insister. Pour la première fois depuis son départ, j'invitai Pierre à déjeuner chez moi un samedi midi. Je savais que ça le mettrait dans l'embarras, Mathilde ne travaillant pas le week-end, mais il accepta. N'étant pas une grande cuisinière, j'achetai le tout chez le traiteur, je souhaitai lui en mettre plein la vue. Je m'étais pour l'occasion acheté une robe ravissante, moi qui ne portais toujours que des pantalons. Le jour « J », je ne comprenais pas mon état d'excitation, aussi tendue qu'une jeune fille attendant son

amoureux. Avais-je envie de reconquérir Pierre ? Pas le moins du monde. Mais ma mise en scène eut son effet, Pierre était ébloui, courtois, galant, attentif. Je lui racontai l'histoire de ma voisine avec moult détails.

– Tu t'intéresses aux autres maintenant ? Pardon, je ne voulais pas être blessant. Tu as tellement changé. Il aura fallu que nous partions tous, les enfants, moi, pour que tu puisses profiter de la vie ! Tu es belle, tu es gaie, tu sembles tellement en forme.

Pierre prit mon visage dans ses mains : « si tu m'avais seulement demandé de rester... tu m'as laissé partir comme si cela te laissait indifférente. Tu étais si lointaine ». Je n'eus pas le temps de répondre, il m'embrassa à pleine bouche, ses mains glissant sur mon corps et j'eus envie de lui. Il faut dire que j'étais en manque... Je l'entraînai dans la chambre sur mon superbe lit, celui dont il rêvait du temps où nous vivions ensemble et que je lui refusais. Nous avons pris le temps de faire l'amour et ce fut très agréable.

– Tu vas le dire à Mathilde ?, dis-je un peu perfide.

– Je n'ai jamais cessé de t'aimer, je suis parti pour que tu réagisses, que tu me prouves que tu tenais à moi.

– N'inverse pas les rôles, j'ai aimé ce moment que nous venons de passer mais en aucun cas je ne désire que nous revivions ensemble. J'aime mon indépendance.

Pierre s'est rhabillé, ses yeux étaient rouges, il m'a embrassée sur les cheveux avant de se diriger vers la porte, s'est retourné avant de la claquer : « merci pour tout ». Il aurait pu devenir mon amant, je pense qu'il le souhaitait. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était resté aussi attaché à moi, mais j'avais tourné la page sur notre histoire. En revanche, il était évident que je ne pouvais nier mes besoins sexuels, d'une certaine façon cette dernière rencontre me l'avait révélé avec insistance. Quelque temps plus tard j'entamai une relation avec un collègue de travail, dès le début je l'informai de mon désir de vivre seule, ça semblait lui convenir, on verrait pour la suite. Je continuai à surveiller mon originale voisine qui poursuivait son manège au petit matin. Elle m'avait permis de faire un pas de côté quant à la perception de la normalité et de la tolérance. C'était pour moi une nouvelle façon d'aborder la vie et je la savourais sans exclure un autre virage possible.